



## L'ÂME DES NOMS

A Mlle HÉLÈNE R....

Les noms que l'on nous donne, ainsi que nos visages,  
Sont des flambeaux divins, où l'âme parfois luit  
Plus clairement aux yeux des rêveurs et des sages  
Que l'étoile qui veille aux portes de la nuit.

Il est des noms plaintifs comme les chants vagues ;  
J'en connais qui sont doux comme des fiancés ;  
Quelques-uns ont l'air bon ; d'autres profonds et vagues,  
Semblent cacher en eux de lugubres pensées.

Il en est qu'on croirait nés de l'onde sonore,  
Dont la fraîcheur s'exale en bruits mélodieux,  
Il en est de moins gais, mais qui, plus frais encore,  
Ont la langueur de l'aube et l'horizon des cieux.

Que de noms, que de noms dorment dans ma mémoire !  
A l'heure où l'on entend murmurer les roseaux,  
Je les vois se dresser au fond de la nuit noire,  
Comme ces feux follets qui dansent sur les eaux !

Lentement jusqu'à moi le cortège s'avance,  
Vêtu de souvenirs. Ils disent tour à tour  
Les plaisirs et les jeux de ma riieuse enfance ;  
Les premières rougeurs qu'on prend pour de l'amour :

La chasse aux papillons à travers les prairies ;  
Les rondes, les chansons et les contes du soir.  
Ils disent ma jeunesse avec ses rêveries,  
Ses tendres amitiés, ses amours sans espoir !

Ils disent la soirée où, témoin solitaire,  
La brise recueillit le plus doux des serments :  
Le ciel était serein, la valse était légère,  
Et mon âme chantait avec les instruments !....

\* \*

Mais entre tous ces noms qu'une douce chimère,  
Au gré de mon esprit, sous un masque vivant  
Me permet d'évoquer, le tien seul, ô ma mère,  
Fait jaillir de mon cœur mes prières d'enfant !....

GEORGES SYLVAIN.

## DE BATH A BOOTHBAY

Un simple coup d'œil jeté sur la carte vous  
montrera la côte du Maine avec tous ses détours  
capricieux, ses baies, ses anses, ses caps et ses îlots  
semés ça et là comme des points de broderie sur  
un canevas gigantesque.

Vous croyez peut-être pouvoir vous imaginer  
tout ce que la nature a prodigué de beautés dans  
ces recos favoris ; mais si brillante que soit votre  
imagination, elle sera toujours, toujours au des-  
sous de la réalité. Le mieux pour vous est donc  
de vous embarquer sur l'un des élégants petits va-  
peurs de l'*Eastern Steamboat Co.*, qui vont de Bath  
à Boothbay. Vous pouvez à votre choix partir  
le matin ou dans l'après-midi, et revenir le soir.  
Ne craignez même pas de vous embarquer seul, et  
sans biscuits, surtout si vous avez le sentiment  
artistique et poétique. Le spectacle seul vous en-  
chantera, je n'ose pas vous dire pourtant qu'il ne  
serait pas plus agréable d'être en compagnie de  
quelques dames ; mais c'est une affaire de goût  
personnel.

\* \*

J'étais assis sur l'avant de l'un des bateaux de  
l'*Eastern Steamboat Co.*, le *Wiwurna*, le *Nahana-*  
*da*, le *Samoset* ou le *Winter-Harbor*—je ne sais pas  
lequel, et peu importe d'ailleurs—au milieu d'un  
groupe de dames.

Deux avaient un pince-nez et les deux autres  
n'en avaient pas. De celles-ci, la plus jeune avait  
la figure toute rouge ; l'autre, plus modeste en  
couleur, souriait d'un bon sourire de contente-  
ment.

Cependant, l'heure du départ approchait. Le  
sourire s'était évanoui sur les lèvres de la dame,  
et c'est d'un air presque inquiet qu'elle se mit à  
dire :

—Mais Annie ne vient pas ; que peut-elle donc  
faire ?

—Elle s'est probablement attardée à choisir un  
ruban chez la modiste, répondit charitablement  
l'une des demoiselles au pince-nez.

L'explication parut plausible ; personne ne pro-  
testa.

—Pourvu qu'elle arrive à temps au moins, con-  
tinua la dame.

Elle avait à peine achevé, que *miss Annie* dé-  
boucha soudain au détour de la rue, s'avançant de  
cette démarche assurée et paisible des personnes  
qui savent qu'on les attend.

La brise fraîchissait. Un souffle, plus violent,  
faillit enlever le chapeau de la demoiselle aux  
joues roses, roses maintenant, car le balancement  
du navire les avait fait pâlir un peu, n'y laissant  
qu'une légère teinte colorée.

Eile eut un cri d'effroi, en portant les deux  
mains à son chapeau.

—Vite, vite, un galon, un cordon, une ficelle...  
n'importe quoi... s'il vous plaît !

Un marin, empressé, coupa un bout de câble  
goudronné, qu'il lui offrit galamment, entre l'in-  
dex et le pouce.

Elle eut toutes les peines du monde à y atta-  
cher son chapeau ; mais elle s'acharna à la tâche,  
et enfin elle y réussit. Vous savez : *ce que femme*  
*veut, Dieu le veut.*

A peine le bateau s'était-il mis en marche qu'une  
longue carte se déroula comme par enchantement.  
Je crus un instant que par une fausse manœuvre,  
une voile ou une tente venait de s'abattre sur  
nous ; j'en fus quitte pour la peur.

Mais que dis-je ? une carte ?... non, deux  
cartes, car sans mentir il y avait deux cartes d'é-  
talées sur les genoux de la compagnie.

—Bon, pensai-je intérieurement, me voilà bien  
tombé ! Il n'y a pas de doute, je me suis fourvoyé  
au milieu d'une délégation d'une société de géo-  
graphie quelconque, chargée probablement de re-  
viser la carte du Maine.

Un coup de vent souleva l'une des cartes.

—Attention, mesdames, m'écriai-je galamment,  
vous allez perdre la carte.

—Il n'y a pas de danger, firent-elles en chœur.  
Heureusement, elles n'avaient pas saisi le ca-  
lembourg.

J'en essayai un autre :

—Où est Carthagène ?

—La belle question ! Pas ici assurément !

—C'est ce qui vous trompe, mesdames. *Carte à*  
*gène* est tout près de nous. Cherchez....

Elles n'ont pas trouvé, je crois.

—Tenez, fit l'une d'elles, je vous ferai observer  
que nous quittons le Kénébec pour entrer dans  
l'*Arrowsic*.

—(Sic ?) (Sic ?) vraiment m'écriai-je sur un ton  
d'étonnement et d'incrédulité.

—(Sic ?) répéta-t-elle, avec une légère inclina-  
tion de tête accompagnée d'un gracieux sourire.

Elle avait saisi, et je triomphai avec toute la mo-  
destie d'un faiseur de calembourg qui réussit enfin  
à se faire comprendre.

Nous venions de passer un pont. Je ne dirai  
pas *sous* un pont ; l'expression ne serait pas exacte  
ici, car il s'agit d'un pont mobile (*draw bridge*).  
Assurément ce n'est pas le pont d'Avignon, im-  
mortalisé par la chanson :

Sur le pont d'Avignon,  
Tout le monde y chante, y danse,  
Sur le pont d'Avignon,  
Tout le monde y danse en rond.

Ce n'est même pas le pont de Brooklyn ; mais il  
vaut la peine de jeter un coup d'œil en passant à  
ces piles de bois ajourées, solidement plantées dans  
l'eau et sur lesquelles rampe un tablier aux formes  
rudes et champêtres. L'ensemble est d'un aspect  
tout à fait pittoresque. De loin on dirait un rep-  
tite colossale aux écailles limoneuses émergeant  
d'un marais et s'allongeant paresseusement à une  
pointe de terre à l'autre.

De près, et lorsque le monstre ouvre toute béante  
sa gueule formidable où vient s'engloutir notre ba-  
teau, on dirait moins un pont qu'une large porte  
ouverte sur un monde nouveau, plein de mystères  
et d'enchantements.

Au dessus de nos têtes, le soleil brille de tout

son éclat comme une lampe suspendue à une voûte  
d'azur ; le ciel arrondi sa large coupole, en courbes  
gracieuses à l'horizon, s'appuyant tour à tour sur  
la cime d'une forêt lointaine, sur une masse de ro-  
chers grisâtres, sur une prairie bleue par l'éloigne-  
ment ou sur une nappe d'eau dont la ligne indé-  
cise se confond avec l'azur. Quelques nuages flot-  
tent çà et là comme de légers bouillonnements de  
gaz jetés sur le fond d'une tenture bleue, pour en  
briser la monotonie ou en adoucir l'éclat. D'une  
double gerbe d'eau jaillit de la proue du bateau,  
toute ruisselante d'or, et va se confondre dans le  
sillage creusé sous les flancs du navire comme une  
mine de diamants et de pierres précieuses subite-  
ment mise à jour. Les eaux, les bois, les rochers,  
tout s'allume, tout flamboie autour de nous, dans  
un immense embrasement.

Parfois cependant le spectacle change. Un  
nuage voile un instant la face du soleil ; l'incendie  
s'éteint ; une ombre s'allonge de tous les côtés.  
Sous cette lumière apaisée et plus discrète, le pay-  
sage devient plus distinct à l'œil reposé et il em-  
prunte à ce recueillement une teinte mystérieuse.

Nous sommes dans un vrai labyrinthe, avec  
toutes ses incertitudes et toutes ses illusions.

Partout autour de nous c'est une confusion, un  
entrelacement de lignes où le regard se perd.  
Nous longeons une côte légèrement inclinée où de  
jeunes pins, pleins de grâce et de coquetterie, sem-  
blent se pencher pour mieux se mirer dans le cris-  
tal des eaux. De l'autre côté surgit presque à pic un  
mur de roches grises où des mousses verdoyantes  
posent de moelleux tapis et que couronne un bou-  
quet d'arbres. On dirait le cours régulier d'une  
rivière. Mais bientôt la vue s'élargit ; les deux  
rives s'écartent brusquement, et un spectacle ma-  
gique se déroule devant le regard émerveillé. Par-  
tout, c'est un éparpillement de bras de rivière, de  
baies, d'îles, de presqu'îles, de lacs, un fourmil-  
lement de verdure, un étalement de rochers, de lon-  
gues traînées d'eau, s'arrondissant autour d'une  
langue de terre s'enfonçant sous un bois, pour s'é-  
taler plus loin en une large nappe avant que de  
disparaître de nouveau ; et cela à l'infini, de tous  
les points de l'horizon. Souvent le regard décon-  
certé fouille en vain les plis et replis de la rive  
sans y trouver un passage, et il semble que le ba-  
teau soit au milieu d'un lac sans issue. Cette illu-  
sion revient à chaque instant ; mais le capitaine  
connaît sa route, et le bateau avance toujours au  
milieu d'un enchantement continu et d'une sur-  
prise sans cesse renouvelée.

Malgré moi, je songeais au voyage des Argo-  
nautes, partis à la recherche de la toison d'or, et  
pour compléter l'illusion ma voisine s'écria :

—*Médée*, viens donc m'aider à attacher mon  
chapeau.

Et une autre.

—*Jasons, jasons*, veux-tu ?

Cette dernière invitation me parut bien super-  
flue, car ces dames jassaient à qui mieux mieux ;  
mais en toute justice je dois ajouter que leur con-  
versation était très intéressante et pleine de ren-  
seignements précieux.

—Voyez, dit l'une d'elles, ce rocher qui s'élève  
à pic au bout de cette pointe. Il s'y rattache une  
magnifique légende. Un homme s'est précipité de  
là dans l'eau.

—Vraiment ! fis-je étonné en mesurant de l'œil  
la hauteur du rocher. Quel beau plongeur il a dû  
faire ! Mais pourquoi ? Sans doute par désespoir  
d'amour.

—Oh ! nenni ! C'était un indien, poursuivi par  
un blanc qui voulait le tuer....

—Bien, bien, je vois cela d'ici ; c'est l'histoire  
de Gribouille qui se jette à l'eau de peur de se  
mouiller.

—Et l'Indien est-il mort ?

—C'est probable, intervint une des demoiselles  
au pince-nez, car le fait a dû se passer en 1610.

—Merci, mademoiselle, me voilà bien renseigné.

Cependant, le sifflet venait de se faire entendre  
pour annoncer une station. Je me levai pour la  
chercher des yeux. Je vis devant moi une sorte  
de pavillon juché sur l'eau au bout d'une longue  
planche de bois élevé sur pilotis. On eut dit une  
de ces cabanes à cygnes que l'on dispose sur l'eau  
à quelques distances du bord des étangs ; et en  
considérant notre bateau, je m'imaginai voir un